

### La rentrée de Boris Schreiber

Les quelques centaines de lecteurs qu'avaient fascinés les trois romans de Boris Schreiber, *Les Heures qui restent*, *Le Droit d'asile* et *La Rencontre des absents* se demandaient depuis bientôt sept ans, ce que devenait cet écrivain qui les avait déroutés, séduits, laissés sur leur faim. Peut-être aussi hésitaient-ils à préférer soit ses deux premiers romans où jouait à se dessiner – mais à bientôt s'effacer – le destin d'une Europe somnambule, soit le dernier, qui délaissait les grands horizons pour un drame plus intime et plus profond de l'aliénation individuelle. Cette attente n'a pourtant pas été stérile, car la rentrée en littérature de Boris Schreiber s'effectue aujourd'hui avec un livre d'une exceptionnelle richesse humaine où se conjuguent précisément l'aliénation individuelle et le sort en filigrane de tout un continent. *L'Évangile selon Van Horn* est de tous les livres de cet automne celui qui pose le plus de questions à l'homme assoiffé de vérité et de spiritualité : disons aussi, en même temps, effrayé par le besoin de vérité et de spiritualité.

George est un homme jeune, qui semble s'être trouvé ou qui, du moins s'accommode de ses propres limites, dans un Londres de gentilles conventions bourgeoises. Ce ne sont que des apparences bien entendu. Au fond de lui-même, c'est une âme instable partagée entre deux dominations contradictoires et même incompatibles : celle d'un commandant hollandais, Van Horn, qu'il a rencontré vingt ans plus tôt, à la Libération ; et celle de sa sœur Hélène miraculeusement revenue d'un camp de concentration, et qui a semé la haine des Allemands en lui. Car George n'est pas une conscience libre et indépendante : il lui faut être écrasé par ces deux souvenirs pour réagir, se réaliser, et surtout pour se refuser soi-même.

L'ascendant de Van Horn est le plus impérieux, parce que dans un certain sens, il est le plus abstrait et le moins définissable. Van Horn, dont la silhouette nous est à peine indiquée, semait à gauche et à droite des formules énigmatiques : des sentences sur le comportement humain, l'échelle mobile des valeurs morales, et quelquefois des paradoxes où le miroitement des mots l'emportait sur la parcelle de vérité occulte. Simple défoulement, ou scories d'un esprit qui avait tenté de saisir les ombres de l'absolu ? Toujours est-il que George en a fait son prophète et comme l'incarnation de toutes ses nostalgies avouables et non. Le cas d'Hélène est plus simple, quoique plus douloureux : elle a fait promettre à George qu'un jour il irait venger les crimes allemands, en profanant les tombes des anciens soldats germaniques. Il fallait une occasion pour que les hantises de George trouvaient l'occasion de se réveiller. Un prédicateur de fortune dans un parc de Londres, par quelques phrases anodines qui lui rappellent Van Horn, suffit à le lancer dans sa croisade : il part en somme à la recherche de celui qu'il aurait voulu devenir, et quitte sa pâle Priscilla du moment.

La recherche de Van Horn, de son passé et de l'identité de son âme, prend l'allure d'une expédition en voiture, en train, en avion, d'abord à Calais, puis à Anvers, aux Pays-Bas, sur la côte balte, dans une région qui n'est pas explicitement décrite. George, au fur et à mesure qu'il avance sur les pas de Van Horn, prend conscience de sa propre aberration : il sait qu'au fond sa course ne le conduira qu'à des souvenirs où rien ne pourra lui venir en aide. Des aventures passagères et des figures sans lendemain peuplent son angoisse, que reconforte de loin en loin tel souvenir précis de Van Horn, ou telle image d'Hélène. Tout est d'ailleurs appétit d'absolu et ambiguïté dans sa raison comme dans son comportement, tantôt para-mystique, tantôt d'un réalisme veule. Ainsi le veut Boris Schreiber, pour nous rendre haletant cet homme impulsif et comme habité d'une étrange pureté.

Une atmosphère de somnambulisme

Lorsque, au bout de sa croisade, n'ayant réussi ni à retrouver Van Horn, ni à rien apprendre de définitif sur lui, George se résout enfin à choisir entre ses deux hantises, à savoir d'exaucer le vœu pathétique et insensé d'Hélène, il est trop tard pour toute forme de salut. C'est une atmosphère de

somnambulisme et d'irresponsabilité que là-bas, du côté de la Russie actuelle, en compagnie d'un parent par alliance d'Hélène, il saccage quelques tombes allemandes : il lui faut alors des effluves de folie passagère, comme pour souligner son échec. Soudain, tout sens du réel le quitte, et s'il disparaît dans la mer, sous un prétexte presque enfantin, c'est qu'au fond toute son aventure était d'avance un naufrage, et le dernier élan d'une naïveté conduisant à la négation de soi-même.

Nous sommes tout de suite « pris » dans une sorte d'envoûtement à la fois candide et agaçant ; plus il est candide, plus il nous tarde de déjouer un complot qui se révèle être la vérité diffuse et grave de Boris Schreiber. Plus, en revanche, nous sommes agacés, plus cet agacement nous pousse tout droit dans la fascination. Nous devenons très vite les adeptes de cette spiritualité qui évite de prendre forme et qui boulingue entre les récifs d'un don de soi perpétuel. Nous y croyons, dans les cahots même d'une psychologie qui saute de l'illumination à la rumination, et du raisonnement à la déraison. Le style suit d'ailleurs les mêmes alternances : lui aussi est coupant, naïf, poétique ou résolument réaliste, selon les pages. Et puis, ce qui importe par-dessus tout, le personnage de George finit par grandir en nous, je dirais bien malgré Boris Schreiber. C'est preuve que ce livre original et profond, sait transformer ses ambiguïtés en vertus durables : ce qu'il a d'indéfinissable l'élève au-dessus de lui-même.